

SPRING HOPE

## *Du même auteur*

*La complainte du paresseux*, Actes Sud, 2011

*Firmin*, Actes Sud, 2009 (Babel n° 1016)

## *Note de l'auteur sur son roman*

*Spring Hope* est une œuvre d'imagination, l'histoire est fabriquée de toutes pièces, les personnages sont entièrement fictifs, et cependant je ne m'approcherai jamais autant de l'autobiographie. Au cœur du roman se trouve la mère de la narratrice, une lectrice cosmopolite dans une petite ville insignifiante, seul trait que j'ai emprunté à ma mère, qui lisait mieux et plus passionnément que personne que j'aie jamais connu, une adepte des « grands livres » du canon littéraire, démodés aujourd'hui. Comme ce fut le cas pour Firmin, protagoniste de mon premier roman, ici aussi ce sont les livres et le désir d'une vie différente qu'ils inspirent qui, en un sens, conduisent la mère à sa perte.

Sam Savage

# SPRING HOPE

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Martin

**NOTAB/LIA**

### *Note de l'auteur sur la traduction*

Je tiens à remercier Nora Manheim qui, avec moi, a revu et corrigé la traduction. Son travail assidu et sa connaissance approfondie des deux langues ont contribué à la création d'une version finale dans laquelle on retrouve, en grande partie, la couleur et le rythme de l'original.

© Les éditions Noir sur Blanc, 2015  
© Sam Savage, 2014  
© Visuel : Paprika  
ISBN : 978-2-88250-308-0

*À Nora, encore une fois*



*« C'est une bien misérable mémoire que celle qui ne s'exerce qu'à reculer, fit remarquer la Reine. »*

Lewis CARROLL,  
*De l'autre côté du miroir*

*« Je veux de ces fragments étayer mes ruines. »*

T. S. ELIOT,  
*La Terre vaine*



Je n'allais pas recommencer, ayant arrêté, apparemment, et repris de nouveau, bêtement, trop de fois déjà, essayant d'écrire sur ma famille, et sur Spring Hope, et sur moi là-bas avec eux et plus tard sans eux.

Écrire quelques pages et laisser tomber.

Entre un arrêt et une reprise il y avait toujours un interlude, d'abord empli par le regret d'avoir arrêté et ensuite par l'excitation de reprendre, enfin, et j'ai aussi essayé d'écrire là-dessus une fois, ou peut-être deux, je ne me souviens pas, un conte tragi-comique sur mes tentatives d'écrire cette autre chose, qui lui devait s'intituler *Pendule*.

Ou *Oscillation*, pour éviter toute association avec Poe.

Puis écrivis quelques pages de plus que je rangeai avec les autres.

Repoussant la tentation de les étaler au sol et de les couvrir de gribouillis au gros crayon rouge, comme je gribouillais par-dessus mes dessins lorsque j'étais enfant et qu'ils refusaient de ressembler à ce que je voulais.

Les raturais, les chiffonnais en petites boules, puis me jetais sur le tapis en hurlant.

Ma mère disait, « Crois-tu que Matisse s'allongeait sur le tapis en hurlant, à ton âge ? »

J'ai des moineaux sur le rebord de ma fenêtre ce matin. Je n'ai pas de brosse à cheveux.

Je ne sais pas qui vit à Spring Hope aujourd'hui.

Je n'ai jamais aimé Poe.

À vrai dire, malgré mes nombreux échecs et malgré ce que je me suis dit, je n'ai jamais vraiment arrêté de chercher. Dans quelque profond recoin de mon cerveau, dans mon for intérieur – une expression que ma mère adorait –, je n'ai jamais abandonné tout espoir.

Comme jadis les gens devaient le faire dans le poème de Dante, à ce qu'il paraît, avant d'aller en enfer, poème dont je récitais les premiers vers par cœur, je crois, en italien, quand j'étais toute petite.

« Et maintenant Eve va réciter les premiers vers de *La Divine Comédie*, de Dante Alighieri », disait ma mère, j'imagine.

Les objets de ma quête étaient des inventions, des images mentales et des fantasmes. J'évoquais ces inventions, etc., comme maman, papa, ma mère, mon père, notre mère, mes frères, Spring Hope, le chien Gracie, le coffre à charbon, le lilas de Perse près de la grange au tracteur, et ainsi de suite, parlant d'eux de la même façon irréfléchie que je parle aujourd'hui de cette pièce, de ce bureau, de Maria, de Lester, et ainsi de suite.

Ce sont des inventions maintenant, je veux dire.

*Chercher* n'est pas vraiment le mot pour ce que je fais, ce que j'ai fait toutes ces années, car je sais où ils sont, où les souvenirs, les images de ma mère, et ainsi de suite, se trouvent, et je ne peux pas, à proprement parler, les y chercher, voulant dire par là dans ma tête, mon esprit, où que ce soit, mon âme même, où ils reposent en toute tranquillité, perdus ou enterrés dans l'obscurité, ou dans la clarté, bien que ce soit le mot juste quand j'essaie de trouver la brosse à cheveux.

On ne dirait pas, par exemple, tandis qu'on insuffle de l'air dans la bouche d'une personne qui s'est noyée et qui ne respire pas du tout, qu'on y cherche la vie.

Je voulais réinsuffler de la vie dans les souvenirs qui s'étaient noyés là, dans l'obscurité de l'esprit, comme je le disais, ou de l'âme.

*Ressusciter* est le mot pour cela, pour ce que j'ai tenté de faire maintes fois au fil des ans, et arrêté, avant de perdre quasi tout espoir de réussir un jour.

Je me souviens avoir dirigé le jet d'eau d'un tuyau d'arrosage sur un trou au pied d'un grand chêne et avoir été surprise quand un crapaud en a jailli.

Je me souviens d'une femme extrêmement grande et mince qu'on appelait Mlle Henrietta, assise sur une toute petite chaise, nous faisant la lecture à l'école, et que j'aurais voulu être à la maison.

Je me souviens de Thornton laissant tomber une tique dans la gueule d'une sarracène<sup>1</sup> et disant, « Regarde, maintenant elle la digère », alors que la tique ne faisait que barboter.

Je me souviens de mes cheveux pleins de terre et de brindilles. Je me souviens de mon père me disant d'aller me laver. Je me souviens que je

---

1. La sarracène est une plante carnivore, rare dans le sud-est des États-Unis, mais bien connue des habitants pour sa beauté (NdT).

refusais de changer de vêtements. Je me souviens quand j'écoutais du Wagner le plus fort possible sur mon tourne-disque.

La brosse à cheveux que j'avais a mystérieusement disparu. Maria pense qu'elle est tombée du rebord de la fenêtre dans les buissons.

Il y a toujours des graines pour les oiseaux sur le rebord de la fenêtre. Je lui ai dit, « Tu crois que je mettrais ma brosse dans les graines pour oiseaux ? »

Maria a quarante-sept ans et croit à la magie. Elle croit à la magie depuis qu'elle est enfant, lorsque sa mère vit la Vierge debout sur le toit d'une église.

C'était une église mexicaine, bien sûr.

Je dis « bien sûr » parce que le Mexique est un endroit tout à fait magique, Thornton et Silvia l'ont découvert quand ils y sont allés.

Je ne suis personnellement jamais allée au Mexique.

Je n'ai jamais voyagé plus loin que le Connecticut. Ma mère est allée à Boston, New York et Chicago. Mon père est allé au Brésil et en Argentine. En plus du Mexique, Thornton est allé au moins en

Angleterre, au Japon et aux Philippines. Je n'ai aucune idée où Edward pourrait être allé, s'il est même allé quelque part.

D'abord Edward, puis Thornton, puis moi.

Je me souviens d'une grande maison carrée aux plafonds hauts, sombre et presque fraîche les après-midi de canicule quand les volets à claire-voie étaient rabattus sur les fenêtres, glaciale l'hiver quand l'unique chauffage venait des grilles à charbon dans les cheminées, maison qui avait été blanche autrefois, mais dont le bois devenu gris gardait peu de traces de peinture.

Je me souviens de moi jeune fille me disant, « Je suis Eve Annette Trezevant Taggart de Spring Hope », feignant à moitié d'être une aristocrate du Vieux Monde, puis regardant autour de moi, gênée, craignant de l'avoir dit à voix haute.

Même maintenant – surtout maintenant, je suppose – il m'arrive d'être assise tranquillement, sans même savoir que je suis en train de penser, et soudain j'entends ma propre voix si fort que j'en sursaute.

D'autres fois, Maria me regarde et demande, « Qu'est-ce que vous avez dit ? » et je me rends compte que j'étais en train de marmonner.

Je me souviens de ma mère à son bureau écrivant et marmonnant elle aussi.

Longtemps j'ai pensé que le simple fait d'être ici, la distance physique de Spring Hope, me permettrait de ressusciter papa, mes frères, ma mère, ses célèbres cahiers, tous les chiens et Spring Hope en soi, le passé tout entier tel qu'il était, reposant en moi apparemment sans vie dans l'obscurité, dans l'humidité et le brouillard, pour ainsi dire, comme je me l'imaginai parfois.

Même s'il y a très peu de solitude ici. Maria est ici presque toute la journée, ou bien Lester, même quand je n'ai pas besoin de lui. Parfois ils sont tous les deux ici, et tous les trois en rang sur le canapé à regarder la télévision.

Et il y a aussi la peur qu'une fois en marche je ne pourrais pas m'arrêter.

Le nom de ma mère était Iris.

Ceci étant le nom d'une femme née dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle en Caroline du Sud, dans la partie méridionale des États-Unis, qui vécut et mourut dans le prétendu monde réel, mais aussi le nom d'un fantasme sans forme fixe ou précise qui attire à lui et agrège une foule d'autres images comme un aimant la limaille. Ce fantasme est né

avec la première ouverture de mon esprit sur le monde et mourra avec moi, finalement.

Les iris sauvages appelés « fanions bleus » fleuraient chaque printemps dans les fossés bordant les côtés de l'étroit chemin défoncé qui allait de la grand-route à la maison, dans les coins marécageux des bois et le long des digues, mais je ne sais pas si c'est la raison pour laquelle on l'a nommée Iris, bien qu'elle soit née à Spring Hope en avril.

Je me souviens de mon père, en veste de toile et bottes en caoutchouc, qui passait la porte de la maison avec une brassée de fanions bleus pour son anniversaire.

Elle m'a dit un jour que les parties bleues de ses yeux s'appelaient des iris parce qu'elles étaient de la couleur des fleurs et que les mêmes parties de mes yeux marron s'appelaient des champignons.

Avant les fanions bleus, je me souviens de la petite oseille que nous appelions « herbe acidulée », qui poussait dans les champs abandonnés et que nous mastiquions pour son goût piquant.

Ce qui est le deuxième plus vieux souvenir que j'ai d'un goût quel qu'il soit.

Le plus vieux, je crois, étant le goût d'un penny quand j'avais deux ans.

Encore aujourd'hui, quand j'entends quelqu'un dire qu'une chose possède un goût métallique, je remarque sur ma langue le goût d'un penny.

Ce goût étant un autre de ces objets-souvenirs, pour ainsi dire, qui s'accroche à l'idée de ma mère et de son doigt me fouillant la bouche pour en extraire le penny.

Plus tard un grand nombre de mes souvenirs se réfèrent à des mots. Je me souviens, par exemple, de la première fois où j'ai entendu les mots *règles douloureuses*, alors que je ne me souviens pas de la première fois où j'ai eu des règles douloureuses.

J'ai une image de la coiffeuse de maman et de moi enfant assise devant, sur une banquette tendue de satin, tandis que maman me brosse les cheveux. Le tissu sur la banquette est décoré d'oiseaux tropicaux rouges, bleus et jaunes, et effiloché sur les bords, je le vois.

La regarder dans le miroir tandis qu'elle donne de longs et vigoureux coups de brosse contre lesquels je dois résister pour que ma tête ne soit pas brusquement tirée en arrière.

Le ressentir encore, quand j'y pense, dans les muscles du cou, m'en souvenir là.

Elle s'arrête à mi-chemin, la brosse en suspension au-dessus de ma tête. Mes cheveux font un bruit de crépitement et s'envolent. « Électricité », dit-elle.

Je me souviens d'« On vit mieux électriquement » en grandes lettres italiques au dos d'un magazine, sous la photo d'une jeune femme en minuscule tablier froncé qui sourit devant une cuisinière électrique d'un blanc étincelant sur laquelle quelqu'un a dessiné un grand cœur pour la Saint-Valentin, au rouge à lèvres est-on censé croire.

Lila, et maman quand elle était dans la cuisine, portait de longs tabliers blancs à bavette avec des poches.

Je me souviens que j'appelais *yeux* les brûleurs d'une cuisinière électrique. Tous les gens que je connaissais les appelaient comme ça quand j'étais enfant, alors que presque personne ne le fait maintenant. Même les gens qui n'ont jamais quitté le Sud ont cessé de les appeler ainsi. J'ai arrêté sans vraiment le vouloir, simplement, un jour, j'ai commencé à dire *brûleur* à la place.

Penser à cela ce matin, devant la cuisinière en attendant que l'eau frémissse.

Le miroir avait un cadre en bois gravé de feuilles d'acanthé. Je me souviens avoir su qu'il était très vieux et avait appartenu à ma grand-mère. Plusieurs des feuilles étaient ébréchées ou cassées net, et il y avait des taches noires et des mouchetures sur le verre.

Les lampes de la coiffeuse, une à chaque bout, avaient un abat-jour à glands et un haut pied cannelé en verre bleuté. Je me souviens de maman me disant que des années de soleil à travers les grandes fenêtres de part et d'autre de la coiffeuse avaient donné au verre cette teinte bleu pâle.

Je n'ai compris qu'une fois adulte que ce n'était pas vrai.

Les fenêtres avaient des rideaux en mousseline blanche qui s'élevaient et flottaient à la moindre brise, comme des fantômes, je me souviens avoir pensé alors, le même genre de rideaux que j'ai à mes fenêtres ici.

Il ne me reste aucun souvenir de ma grand-mère. Une étoile de renard est le seul fragment d'image qui a subsisté et que je peux accoler au mot *grand-mère*. Cette paire assortie de fourrures avec leurs têtes aux yeux de verre et leurs queues touffues a dû produire sur moi une impression si éblouissante qu'elle a éclipsé le visage de la femme au cou de laquelle elle pendait autrefois, et ce qui

flotte au-dessus de l'étoile maintenant est un ovale sans visage, comme la figure sans traits d'un certain type de mannequin dans les grands magasins.

Je me souviens d'une reproduction encadrée de la *Mère de Whistler* accrochée à un mur dans la chambre de ma mère au-dessus d'un coffre à couvertures qui sentait la naphthaline quand on l'ouvrait.

Je me souviens avoir pensé que le portrait de cette dame assise, vêtue de noir et à l'allure sévère, était celui de ma grand-mère, et avoir été déçue quand j'ai découvert que ce n'était pas le cas.

Je me souviens avoir toujours su que les boules de naphthaline sont du poison.

Maintenant que je suis de nouveau à mon bureau pour plus de temps qu'il n'en faut pour écrire une carte postale, les matins me plaisent particulièrement, surtout quand le ciel est clair et le blanc de l'immeuble en face éclaboussé de soleil, éclaboussant à son tour mon visage.

Écrire au crayon sur du papier machine. Un petit quelque chose, ne serait-ce qu'une esquisse.

Prenant la résolution de me méfier de la fausse objectivité des mots, ayant tiré leçon de mes échecs

– hisser une chose à la surface où les mots la malmènent et la rendent méconnaissable.

Le bureau se trouvait sous une fenêtre bien plus grande à Spring Hope, dans une pièce du bas que nous appelions la « bibliothèque ».

Spring Hope est la seule maison dans laquelle je suis jamais allée qui compte une pièce appelée « bibliothèque ».

La porte fermée, j'entends à peine la télévision dans la cuisine. La fenêtre ouverte, comme elle l'est maintenant, j'ai le son d'une fanfare qui répète au loin, le chant des oiseaux, et le bruit habituel de la circulation et des gens sur l'avenue au bout de l'étroit passage trois étages plus bas.

Le doux murmure ou le grondement est assez agréable, même rassurant par moments, en ce qu'il est le bruit des gens vaquant çà et là aux menues occupations de l'existence, comme je me le figure parfois.

Un monde bouillonnant dont je n'ai jamais entièrement fait partie.

La fenêtre n'est pas équipée de barreaux. Personne manifestement, je veux dire personne parmi ceux qui construisirent cet immeuble, ne s'attendait

à ce que quelqu'un se jette par cette fenêtre, bien que je puisse en réalité le faire.

Ayant songé à me jeter par celle-ci, et par d'autres fenêtres dans des lieux que j'ai habités par le passé, et de toits, aussi, les deux fois où il m'est arrivé de grimper sur l'un d'eux.

Il est étonnant que j'aie atteint l'âge que j'ai avec mes quatre membres, sans parler d'autres segments encore plus vitaux, raisonnablement intacts.

Sans parler ici des modifications prétendument normales et prévisibles de ma personne habituellement groupées sous la rubrique *ravages du temps*.

Autrefois j'ai écrit un livre entier que j'ai appelé *L'Histoire de mes suicides*.

C'était une œuvre de fiction, bien sûr.

Je suis assez vieille, j'ai l'impression maintenant, plus vieille que ma mère lorsqu'elle est morte.

Ses dernières années passées dans une autre pièce avec ce bureau, une pièce plus grande avec de hautes fenêtres et des rideaux de mousseline.

Je lui ressemble beaucoup physiquement, je crois, surtout à mesure que je vieillis, devenant maigre et anguleuse, comme elle l'était.

L'appeler « bureau » donne une fausse impression, j'en suis sûre, évoquant l'image d'un gros objet plus ou moins carré et pratique. Il s'agit en fait d'un délicat bureau chippendale, plutôt comme une petite table, avec des pieds grêles élégamment arrondis et deux tiroirs peu profonds munis de poignées en similor suspendues aux mâchoires de mascarons à tête de lion. C'était le bureau de ma mère et c'est le seul meuble que j'ai de Spring Hope.

Je ne me suis pas servie du bureau pour écrire auparavant. Il est trop bancal pour qu'on y tape à la machine et pendant de nombreuses années il m'a semblé que cette manière de transcrire pensées et images était la seule qui convenait à leur progression fluide et rapide à travers cette clairière de mon esprit que je cherche à indiquer, me conformant je crois à l'usage établi chez les philosophes, par le mot *conscience*.

Je ne l'utilise pour écrire que depuis que j'habite ici – non que je pense qu'écrire à la main changera quelque chose, quoique je sois persuadée qu'il est possible que ça change quelque chose, mais parce que c'était le bureau de ma mère et qu'en m'y asseyant j'ai l'impression de la représenter, pour ainsi dire.

Écrire à ce bureau me donne parfois l'impression d'être ma mère.

Je n'ai aucune idée du sens de la phrase que je viens d'écrire.

Je me souviens de ma mère me lisant un passage de *La Terre vaine* : « Ma chérie, peu importe que tu ne comprennes pas ce que cela veut dire, du moment que tu le *sens*. »

Nous étions assises dans des fauteuils blancs en osier sous un porche<sup>1</sup> latéral de Spring Hope lorsqu'elle a dit ça.

La maison avait deux porches de ce côté, l'un au-dessus de l'autre, et il y avait de la glycine qui grimpait sur les colonnes du premier pour retomber sur le second depuis la balustrade.

Ce n'est pas des premiers temps où j'ai connu le porche que vient ce souvenir.

De ce temps-là je me souviens seulement de l'air teinté de vert sur le porche du bas assombri par la glycine. Le soleil pénétrait les feuilles et projetait des motifs tremblants sur le sol de briques. Je me souviens de fourmis qui sortaient d'une fissure entre les briques.

---

1. La plupart des maisons du sud des États-Unis comportent un *porch* (voire plusieurs), c'est-à-dire une galerie mettant en communication intérieur et extérieur, endroit protégé de la chaleur directe et lieu de vie prisé. Dans ce roman, nous traduirons ce terme par « porche ».

Je ne me souviens pas quand j'ai commencé à savoir qu'il y avait deux porches, que cette plante grimpante produirait des grappes de fleurs bleues au printemps, qu'elle s'appelait « glycine ».

Je me souviens que le parfum émanant des fleurs me donnait le vertige et que j'avais peur d'approcher le nez à cause des abeilles, mais je ne me souviens pas du moment précis où ces choses sont devenues ainsi.

Plus tard j'ai appris qu'il y avait un mot dans une autre langue pour désigner la couleur de l'air sur le porche derrière le rideau de glycine – *verdâtre*<sup>1</sup> –, et maintenant le souvenir de l'air est coloré par ce mot, comme si la couleur du mot avait déteint dessus.

Je me souviens (bien plus tard) de la collection de robes lavande de ma mère.

J'ai un tableau (imaginaire) de ma mère assise sur une chaise blanche, une chaise de cuisine en bois peinte en blanc cette fois, pas une de celles en osier du porche, dans le jardin de Spring Hope, portant une robe lavande, devant un mur de glycines en fleur qui montent jusqu'au sommet du cadre.

---

1. En français dans le texte.